cruauté grimaçante du sort a été exprimée avec autant de force que dans l'histoire invraisemblable et pourtant si logique des deux Henri (Indra) Pavak, père et fils. Sans parler des épisodes exotiques de Indra Pavak père, le roman est une pénétrante étude des mœurs pragoises pendant la guerre. La scène où, dans un café, deux officiers autrichiens, à demi-ivres, provoquent Henri Pavak fils, qui, absorbé dans une conversation amoureuse, avait omis de se lever pendant qu'on jouait l'hymne autrichien, restera documentaire, aussi bien que ses conséquences tragiques pour le héros du roman ; cassé de son grade d'officier de réserve, envoyé au front comme simple soldat, il paie de la perte de la vue l'audace d'avoir désobéi à un officier ; ceci n'est pas du roman, mais de la réalité que nous avons vue et qui, souvent, fut plus cruelle encore. Le romancier y ajoute la ruine complète du bonheur personnel du pauvre aveugle qui avait voulu racheter les légèretés de son père. Dans la seconde partie du roman, l'auteur a fixé pour l'avenir, avec des traits des plus vivants, le portrait d'un officier, Tchèque de naissance, Autrichien d'éducation et d'esprit et qui tâche d'enflammer le patriotisme des soldats tchèques pour l'empereur d'Autriche. Ces passages fixant l'affreuse situation des soldat tchèques pendant la guerre suffiraient seuls à assurer à l'œuvre de M. Tchapek-Chod une valeur historique.

H. JELINEK.

LETTRES NÉO-GRECQUES

L'Asie-Mineure. — *Tragondia tou laou mas*, Kassimatis, Alexandrie. — Ch.-A. Nomikos : *Arabika Istorimata*, Kassimatis, Alexandrie. — M. Triandaphyllidis : *Prinkaoun*, « Ekpaideftikos Omilos », Athènes. — Andréas Vlakhos : *To Asma tón Asmatón tis phylis* ; Tzavaras, Chicago. — Argis : *Nyktes*, Athènes. — Varleudis : *To krypho strati*, Athènes. — Karyotakis : *Nipenthi*, Athènes. — Rigas Golphis : *Hymni*, Ganiaris, Athènes. — Mémento.

Un proche avenir sans doute fera justice de l'excessive turcophilie qui sévit actuellement sur nous et qui menace de nous faire déserter quelques-unes de nos traditions les plus sacrées. Il est peut-être de bonne politique d'aider les Turcs à conserver le Califat de l'Islam, que les Anglais eussent voulu remettre aux Arabes, tout en obtenant le mandat sur Constantinople ; mais il est certainement injuste de dénier aux Grecs le droit de se maintenir en **Asie-Mineure** ou de rentrer un jour dans

leur ancienne capitale. De même la France ne saurait se désintéresser d'un rôle qu'elle tint à cœur d'assumer séculairement : la protection des Chrétiens en pays musulman. En renonçant à ce privilège, elle s'affaiblirait doublement, vis-à-vis de la civilisation et vis-à-vis de l'Islam. Cela ne veut pas dire qu'elle doive éternellement demeurer sur le pied de guerre ; mais précisément il lui faut, pour rester égale à elle-même, éviter de sacrifier l'Hellénisme qui est une force grandissante. Oh ! je ne sais si les méthodes de guerre des chrétiens sont beaucoup plus humaines que celles des Turcs. Il est permis d'en douter ; mais précisément le problème est de ne pas éterniser la guerre et de donner à chacun sa part d'efficaces garanties. Permettre, par ailleurs, à l'Angleterre, puissance navale de premier ordre, d'accaparer complètement l'Hellénisme, est une erreur semblable à celle qui jeta naguère l'Empire ottoman dans les bras de l'Allemagne. Mais l'Angleterre sait bien ce qu'elle fait. L'influence hellénique est vivace dans tout l'Orient et spécialement à Alexandrie, au Caire, qui sont redevenus d'actifs foyers intellectuels grecs. Attentifs, pour notre part, à jeter les yeux sur les origines, il nous paraît que l'épopée populaire de *Digenis Akritas* constitue un titre historique de premier ordre sur l'Asie-Mineure en faveur des Grecs, ce qui ne saurait les autoriser à détruire systématiquement les témoignage d'art de l'occupation turque. Il nous paraît de même que l'activité littéraire actuelle de l'hellénisme alexandrin ou constantinopolitain, manifestée par des revues et des livres, mérite un sérieux examen. C'est, du reste, une tradition qui se développe ou qui se renoue, tandis que la littérature paraît quelque peu sommeiller, et pour cause, dans l'ancien royaume.

Chose à méditer : ces foyers d'hellénisme renaissant sont également des foyers de culture française, et sans doute est-ce sur le terrain d'une entente sérieuse avec la Grèce que la France pourrait encore découvrir le plus aisément les moyens d'aplanir certains conflits toujours prêts à surgir entre elle et l'Angleterre. Et puis, quiconque à des intérêts matériels ou moraux dans le proche Orient ne peut éviter de composer avec l'Hellénisme. La place qu'il y occupe est immense, et l'ouvrage de folk-lore que j'ai sous les yeux, encore que destiné aux enfants des écoles grecques d'Egypte, peut suffire à en témoigner.

Les Chants de notre Peuple *choisis pour les enfants,*

bellement édités par les soins de la Société Pédagogique d'Egypte, (dont l'action est destinée à compléter l'initiative de la Société Pédagogique d'Athènes), sont le fruit d'une pensée hautement significative. Les spécialistes de l'enseignement pourront se demander si le recueil est plus particulièrement destiné au maître qu'à l'élève, et si les enfants sont aptes à bien utiliser seuls de telles lectures ; il est certain que ces poèmes créés par et pour le peuple constituent un trésor inappréciable, où l'on peut puiser de féconds éléments d'éducation individuelle et nationale.

Certes, les travaux sur le folk-lore ne manquent aujourd'hui nulle part, et moins en Grèce qu'ailleurs, où la moisson commencée par les Aravantinos et les Jeannaraki fut nouée en gerbes choisies par MM. A. Théros et Politis par exemple, sans préjudice de travaux étrangers, comme ceux de Passow et Legrand ; mais il restait à faire servir directement à l'instruction populaire les plus belles fleurs de la poésie du peuple. Cette lacune est comblée, du moins en Grèce ; car nous n'avons pas en France l'équivalent du recueil offert aux enfants grecs par la Société pédagogique d'Egypte. Ce recueil est fort judicieusement divisé en deux parties principales : *Chants historiques et de pallikares; Chants de sentiment et de fantaisie*, précédées d'une sorte de prologue consacré à quelques pièces, dont le sujet touche à la *Religion*. C'est reproduire en quelque sorte le classement serbe en *Chants héroïques* et *Chants Féminins*. Au reste, les thèmes favoris du folk-lore épirote sont les mêmes, la plupart du temps, que ceux du pays slave circonvoisin. On pourra retrouver dans *l'Anthologie populaire de la Grèce moderne* de M. Hubert Pernot la traduction d'un certain nombre de chansons incluses au nouveau florilège, par exemple : *Souli, Parga, Diakos, Le pont d'Arta, La Chevauchée funèbre, Pourquoi les montagnes sont noires*, etc. Les auteurs ont également donné place en leur travail à quelques ballades de *Digénis Akritas*.

En commentaire à la grande épopée anatolienne, les **Récits arabiques** de M. Nomikos valent d'être médités. Ils illustrent également l'activité intellectuelle de l'Hellénisme alexandrin ou plutôt égyptien. M. Nomikos admire sincèrement la grandeur et la richesse de la civilisation arabe. Entre elle et la culture hellénique il distingue de frappantes analogies de pensée. Toutes deux se manifestent bien plutôt par l'amour inconditionné de la

Science que par l'esprit étroit d'organisation qui fut, par exemple, le propre de Rome. Aussi voit-on les Romains eux-mêmes s'helléniser à Constantinople, tandis que des peuples entiers, tels les Mongols, se font mahométans. Un instant toute la vie du monde se concentra autour de Byzance et du Califat, qui entamèrent une lutte sans merci. Chacune des deux forces en présence offrait une conception différente de ce que nous appellerions aujourd'hui la Société des Nations. Byzance fut le roc où se buta la marée islamique et, sans sa longue résistance, l'Europe entière aurait pu devenir musulmane.

Les Arabes ont été, dans le passé, les véritables ennemis de l'Hellénisme, les plus nobles, les plus grands.

M. Nomikos a choisi sept épisodes significatifs de leur histoire au moyen âge, et l'on sent que l'écrivain aime œuvrer au regard de sa patrie égyptienne. Ainsi débute-t-il par un essai sur *Fostât*. Dans le *Voyage béni* il nous entretient du philosophe et poète athée Nasser-Khosraou, qui avait creusé tous les mystères de l'orthodoxie musulmane. *La fin des Barmakides* nous reporte à l'époque d'Haroun Al Raschid et des Mille et une Nuits ; *La sultane Sagrarat-ed-Dour* nous montre que la femme mahométane n'est pas toujours la recluse que l'on croit. *Les Mamelouks à Chypre et La fin du Califat arabe* illustrent deux époques caractéristiques de l'évolution du monde musulman. Ces lectures auront certainement, dans la conscience grecque, des répercussions que nous imaginons mal, en face du duel qui reste engagé en Asie-Mineure. Pas plus que l'Islam ne croit à la fin de sa mission, l'Orthodoxie hellénique ne se résigne à servir des fins étroitement nationalistes. De là l'immense malentendu qui divise l'Hellénisme actuel lui-même.

En bien des cas, le mysticisme oriental demeure sous-jacent à la culture scientifique européenne, et s'efforce obstinément de faire servir celle-ci à la réalisation de ses desseins. Les abus de cet ordre sont flagrants, jusque dans la question de langue, et je n'en veux pour preuve que le récent Rapport officiel sur l'enseignement du grec à l'école primaire, prétendant que, dans tous les pays civilisés, l'on remplace par une autre la langue que l'enfant apporte à l'école, et demandant que l'on livre au feu tout livre de lecture rédigé en grec vivant.

Quelques coups d'épingles de M. Louis Roussel, le brillant

chroniqueur littéraire du *Progrès d'Athènes*, avaient suffi à crever cette baudruche ; M. Triandaphyllidis, en 145 pages de texte serré, ironiquement intitulées **Avant qu'on les brûle**, vient à la rescousse et fait le procès scientifique du fameux Rapport. C'est la revanche de l'esprit moderne, qui seul doit présider aux destinées d'une école vraiment nationale.

Au reste, toutes les nuances de l'opinion sont, aujourd'hui, représentées dans l'Hellénisme, dont les foyers séculaires : Alexandrie, Smyrne, Trébizonde, Constantinople, etc., se sont rallumés tour à tour, et qui est en passe d'en créer d'autres, à Chicago, par exemple, où paraît maintenant une active revue littéraire, sociologique et scientifique, *Néa Zoï*. C'est de Chicago que nous est venu ce *Manuel du Socialisme* que nous avons déjà signalé, et que nous analyserons quelque jour. Retenons-le seulement aujourd'hui comme symptôme d'un certain courant d'idées, destiné à réagir sur les directions de l'Hellénisme ou à fortifier certaines tendances déjà nées et illustrées même par des personnalités de la taille du regretté Constantin Hadjopoulos, par des œuvres comme le récent drame *Lytromos* (*La Délivrance*) de M.D.P. Tangopoulos, encore que, dans ces dialogues enflammés, le dramaturge se montre fort inférieur au polémiste.

De Chicago, en même temps, nous arrive, liturgie ardente destinée à glorifier la résurrection définitive de l'Esprit de Pallas au soleil de la Civilisation, le **Cantique des Cantiques de la Race**, de M. André Vlakhos. 1821-1921 : c'est la grand'messe du centenaire, en laquelle M. Nousias Yanniotis fait aussi entendre sa voix de patriote convaincu. Le beau souffle d'Andréas Kalvos, hélas ! est absent, ici comme là, et l'auteur d'*Hymne et Epigrammes* ne nous en voudra point de le lui dire, car l'essentiel pour lui est d'affirmer sa foi.

Au fait, il ne nous déplaît pas de retourner vers les régions où pénètrent moins directement les échos des batailles. Le gracieux lyrisme que M. Argis dépense dans ses **Nuits** possède une vertu particulièrement apaisante. Versification facile, sentiments mesurés, menus tableaux de nature. Rien de heurté. Les *Chants pour Grâce* ont un charme élégiaque indéniable, que nous retrouvons, servi par un sentiment plus vibrant, par un rythme plus souple et plus net dans **le Chemin secret** de Varlendis. Dans *le Chant du Bossu*, M. Vassilis Rotas module des strophes pleines

d'humour et d'émotion discrète, dont certaines pourraient être chantées. **Népenthès**, de M. Karyotakis, marque des dons de véritable artiste en possession de toutes les ressources de son métier, et sans doute aussi de bonnes lectures. Une grande sincérité baigne la plupart de ces poèmes, spécialement ceux intitulés *Nostalgiques*, entre lesquels des pièces comme *Chemin*, *Solitude* sont tout à fait dignes de parfaite estime. *Népenthès* fut, du reste, couronné dans un récent concours poétique. J'étonnerais mes lecteurs, si j'assurais que la sérénité domine actuellement dans les lettres grecques. Tout au contraire, en regard des pæans plus ou moins inspirés ou dictés par l'exaltation patriotique, il faut placer les méditations lyriques de ceux que sollicitent les problèmes sociaux, et qui en envisagent la solution comme une crise de conscience. Le *Noumas*, *Grammata*, et quelques autres revues à tendances avancées, ont beaucoup fait pour incliner les esprits dans ce sens. C'est *Noumas* qui a préparé la renommée de poètes comme Rigas Golphis, le véhément auteur des *Hymnes* et K. Karthéos, qui vient de publier *Les Chansons de mon île et les mélodies de Képhissos*. *Impérialisme*, *Foi nouvelle*, *le Pain de l'amertume* sont des poèmes gonflés de l'irrépressible passion de la liberté et de la justice ; ils permettent de rapprocher Rigas Golphis d'un Marcel Martinet. Pour nous, gardons toutes nos préférences à des pièces comme *Les Esclaves de la terre*, *Statue*, et, si le raccourci virulent de M. Karthéos, en des pièces comme *Campagne militaire*, *Corbeaux* ne saurait nous laisser insensible, la simple et tragique douleur humaine, exprimée, fût-ce avec une certaine gaucherie parfois, par M. Kyriazis, dans *Instants où je vis*, emporte notre adhésion la plus spontanée. L'Hellénisme entrera définitivement dans le grand courant des idées modernes où il ne peut manquer de retrouver la meilleure France, ou bien il ne sera pas. Ainsi pourra-t-il faire sa paix avec l'Islam.

Mémento. — Ouvrons quelques revues. *Le Flambeau*, de Bruxelles, publie une décisive étude en français, due au talent hors pair de M. A Andréadés, sur Angé Vlachos, Jean Condylakis, Constantin Hadjopoulos. Cette étude s'intitule ingénieusement : *Trois étapes de la littérature grecque moderne*. Nous y reviendrons en détail.

Sous la direction éclairée de Jean Chalkoussis, la revue *Loghos* de Constantinople devient un organe littéraire de premier ordre, avec la collaboration de poètes comme Castanakis, Maenaliotis, Békes, Stavrakis,

Mammelis, de critiques comme A. Simiriotis (*Le problème pédagogique*), Spatalas (*Etude sur le sonnet*), de traducteurs comme M. Valsa (traduction en vers de *Rome vaincue* d'A. Parodi, égale à l'original), L. Prassinos (*La Divine Comédie*). Le grand nom de Psichari figure également au sommaire.

Zoi est également une active revue de littérature et d'art, qui a son siège à Constantinople. Son directeur, M. Mélanchrinos, y affirme une personnalité lyrique et dramatique fort digne d'attention dans *Apollonios*, où percent des influences, semble-t-il, gœthiennes. M. Sarros y donne d'attentives adaptations en vers d'Euripide, et Costas Ouranis une fort pénétrante étude sur l'œuvre du poète portugais J. de Barros. *Skepsi* (La Pensée), qui voisine avec *Grammata* en Alexandrie, nous permet de retrouver Kavaphis, Myrtiotissa, Nikos Santorinios et d'apprécier, en français, le beau talent de sonnettiste pittoresque et baudelairien de M. A. Scouffi. Aucun Grec vraiment cultivé ne peut haïr la France. Aux éditions de Skepsi vient de paraître un curieux drame en un acte du poète Piéridis : *Les Naufragés*, qui témoigne d'un certain sens dramatique et qui constitue une sérieuse promesse.

Grammata précisent leur action dans le sens socialiste et publient un conte incisif de Voutyras : *La plainte des bœufs*, une étude de Chalkos : *Socialisme et Démoticisme*, un essai de Stephanos Kinas : *Il n'y a de vrai que ce qui est humain*.

Nous parlerons d'Athènes une autre fois.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES CHINOISES

J. Bacot : *Trois Mystères Tibétains*, Bossard. — Ed. Chavannes : *Contes et légendes du Bouddhisme chinois*, Bossard. — Mme Ed. Chavannes : *Fables chinoises*, Bossard.

Le Tibet, à s'en tenir aux formules générales qui sont la gloire de l'enseignement occidental, est un plateau aride, éternellement couvert de glaces, sur lequel errent quelques pauvres êtres, vêtus de peaux de bêtes, se nourrissant de viande crue, et tirant la langue pour saluer leurs supérieurs. La notion, déjà moins superficielle, que les femmes ont plusieurs maris, et que les lamas gouvernent le pays, complète les données des manuels où se concentre notre sagesse.

L'on ignore tout des vallées chaudes et fertiles du sud-est; des forêts d'arbres fruitiers, des plaines herbeuses, des grands fleuves et des pics géants dans l'air pur et la lumière transparente, qui forment de l'Est tibétain le pays le plus beau qu'il m'ait été